

# Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET COMMERCIAL.

## IMMIGRATION

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

## COLONISATION

## BUREAU

DU JOURNAL;  
Rue Perez Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal.

Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. H. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX  
DE L'ABONNEMENT  
2 PATACONS par mois.

## Ephémérides.

## DU SIÈGE DE MONTEVIDEO.

ANNEE 1843.

—Avril.—

(Suite.)

1er AVRIL.—Circulaire d'Orbe contre les étrangers, dans laquelle il menace de traiter comme « rebelles sauvages unitaires » (c'est à dire de confiscations et d'égorgement) les étrangers qui par leur INFLUENCE ou autrement auraient contribué à augmenter le nombre des défenseurs de la place.»

Id. —Le commandant Don Joaquin Madariaga, à la tête de 108 argentins entre sur le territoire de Corrientes pour l'affranchir du joug de la tyrannie de Rosas : il lance le cri de liberté et pour la troisième fois les habitans de cette province se lèvent comme un seul homme.

Id. —Intimation du blocus du port de Montevideo par l'escadre de Rosas, aux ordres de l'amiral Brown.—Le commodore Purvis refuse de reconnaître ce blocus; mais M. de Clerval le respecte.

2. (Dimanche).—Il se forme dans la soirée un premier rassemblement de Français, d'Italiens et autres étrangers sans armes ; il est encore peu nombreux ; il se borne à des promenades dans les rues et à des chants patriotiques.

3. (Lundi).—L'effervescence produite par le langage barbare de la circulaire d'Orbe, prend un caractère sérieux et imposant. Les rassemblements augmentent.

4. —A sept heures du soir, la population française se réunit, comme la veille, sur la place de la Matriz ; un grand nombre d'Italiens, d'Anglais et d'Allemands se joint à elle. La Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne sont entonnées successivement avec le plus vif enthousiasme.—Une masse de plus de 5.000 hommes se porte avec ordre et dignité aux fortifications pour témoigner au général Pez, et aux braves qu'il commande, que les remparts de Montevideo ont dès ce moment d'autres défenseurs, qui désirent ardemment pouvoir s'associer à une défense héroïque.—La population française est cependant toujours sans armes.

Id. —Tous les anciens officiers, sous-officiers ou soldats qui ont servi dans les troupes de ligne ou dans le bataillon qui a existé à Montevideo lors du séjour de M. l'amiral LEBLANC dans cette ville, sont invités à se présenter dans les bureaux du Patriote Français, munis des titres qui accréditent leurs services.

5. —Les anciens militaires répondant à l'appel du Patriote se présentent en foule pour se faire inscrire, et c'est ainsi qu'ont eu lieu les premiers enrôlements de la Légion des Volontaires Français.

6. —Les Français et les Italiens, menacés dans leur vie et leurs propriétés par la circulaire d'Orbe, et abandonnés de leur gouvernement, s'organisent militairement sous l'église de la République, à laquelle ils offrent leur coopération pour la défense de la place.

Le Régiment des volontaires français, choisit pour chef M. le colonel Thiebaut, ancien compagnon d'armes du général Fabvier; et la Légion Italienne, le colonel Garibaldi.

L'état-major provisoire de la première est installé chez M. Pernin, et le brave Dagrumet est nommé le chef.

Le gouvernement oriental au milieu des plus grands embarras financiers, trouve le moyen de distribuer en peu de jours aux volontaires, 3.000 fusils de munition, 3.000 habillements et 8.000 rations quotidiennes pour eux et leurs familles.

Il convient de ne pas perdre de vue que le blocus maritime de Rosas, reconnu par l'amiral Massieu de Clerval, avait pour but d'affamer la ville, et que le gouvernement allait se voir forcé d'expulser les bouches inutiles.

(Continuera.)

**Agenda.**  
CONTENANT UN MILLIER DE FAITS CONCERNANT L'HISTOIRE,  
LA GEOGRAPHIE, LA POLITIQUE, LE COMMERCE,  
LES ARTS, LES SCIENCES, LA LEGISLATION  
ET LES MOEURS DES REPUBLIQUES  
DE LA PLATA.

(Suite.)

Sur la rive droite de la Plata, il n'existe pas une seule île ; le terrain y est généralement peu élevé, depuis l'embouchure jusqu'à Buenos Ayres.

Sur la rive gauche, au contraire, les îles et les roches sont nombreuses, les terres élevées et surmontées de plusieurs mornes, tels que le Pan de Azucar, la Ballena et las Animas aux environs de Maldonado, et le Cerro de Montevideo sur lequel on avait placé un phare, que les troupes de Rosas ont brisé avec les boulets et la mitraille, dans les premiers temps du siège de Montevideo.

Les îles sont toutes formées de roches granitiques, et fort peu étendues. Ce ne sont à vrai dire que les points culminants d'un soulèvement du terrain primitif qui a mis au nu, comme on peut le voir partout à Montevideo et aux environs, le gneisse, les schistes micacés et les roches amphiboéuses.—Il est plus que probable que la forteresse du Cerro repose sur un volcan éteint, comme le Cerro et les mornes de Maldonado ; — mais c'est une question étrangère à notre sujet. Les îles de la Plata sont, en commençant par l'embouchure.

1<sup>o</sup> L'île Lobos ainsi nommée a cause de la grande quantité de loups marins ou de phoques dont elle est peuplée.

2<sup>o</sup> L'île Gorriti située à l'entrée de la baie de Maldonado, qu'elle garantit des vents de sud-est.

3<sup>o</sup> Les deux îles de Flores, à six lieues dans l'est de Montevideo, et sur la plus grande desquelles il existe un phare commencé en 1819 et terminé en 1827. Il a été allumé et entretenu aux frais du gouvernement oriental.

4<sup>o</sup> Les îles Farallon, San Gabriel, Inglesas et Hornos qui forment à l'entrée de la baie de la Colonia un petit archipel fort pittoresque, qui abrite également ce port des vents de sud et sud-ouest.

5<sup>o</sup> L'île de Martin Garcia, clef de l'embouchure du Paraná et de l'Uruguay, et appartenant à la République argentine.

6<sup>o</sup> Les Dos Hermanas et la Isla Sola, situées entre Martin Garcia et les Vacas.

Il y a outre ces îles quelques roches à flot d'eau, ou recouvertes de très peu d'eau, qui forment des écueils assez redoutables pour mériter qu'on les surveille.

Ce sont : les Pipas près du Buceo ; — la Punta Brava, et la Punta Carreta près de Montevideo ; — la Panela, en face de la rivière de Santa Lucia ; — Las Pipas encore dans le canal du nord, en face de la Encenada de Artilleros.

Il n'existe, à vrai dire, qu'un seul port sur la côte argentine : — BUENOS AIRES, à 70 lieues de l'embouchure de la Plata, et n'ayant à offrir qu'une rade foraine aux batiments de haute-mer ; — car la Ensenada de Barranquero n'est guère fréquentée que par les rares batiments qui vont y charger des mules pour Maurice et Bourbon.

La côte orientale offre trois excellents ports non seulement aux navires de commerce, mais encore aux navires de guerre.

1<sup>o</sup> MALDONADO situé à 12 lieues du cap Sainte Marie et à 4 lieues de l'île Lobos. Une flotte de vaisseaux de ligne peut mouiller et manœuvrer à l'aise dans sa baie, abritée des vents de S. E. par l'île Gorriti.

2<sup>o</sup> MONTEVIDEO, situé à 30 lieues de l'embouchure de la Plata et à 40 lieues de Buenos Ayres. Port naturel garni de môle et de quais.

3<sup>o</sup> La COLONIA à 65 lieues de l'embouchure, 35 de Montevideo et 10 de Buenos Ayres ; port naturel, bien abrité et ayant constamment 2 à 3 brasses d'eau.

HISTOIRE DE LA DECOUVERTE. — Christophe Colomb, plus avance que son siècle dans la connaissance de l'astronomie et de la navigation, avait découvert le nouveau monde (1).

(1) En abordant, dans la nuit du 11 octobre 1492, à Guanahani, l'une des îles Lucayes, nommée par lui San Salvador.

(Continuera.)

NOTES COMMERCIALES  
SUR MONTEVIDEO.

(Suite.)

Cette affluence rendit au commerce de Montevideo le vis et le mouvement ; les capitaux osèrent se montrer au grand jour ; les négociants qui avaient émigré sur l'autre rive, et au Brésil, revinrent en foule ; les pavillons étrangers reparurent dans ce port. On put expédier pour l'Europe et les Etats-Unis, dans le cours de l'année, 139 batiments jaugeant ensemble 25 618 tonneaux.

Ces batiments chargèrent avec la plus grande facilité 1,185,440 cuirs secs et salés, plus une quantité considérable de balles de laine, de crin et de tabac en feuille provenant du Paraguay et de Corrientes. Nous ne mentionnons ici que les peaux de bœuf et de vache ; mais l'exportation de celles de cheval, de mouton, de loutre (ragondins), de chevreuil, de veau mort-né, de chèvres, etc., fut également considérable. Les droits de douane sur ces exportations s'élèveront à 309.501 piastres courantes.

Les recettes totales de la douane de Montevideo, en 1846 (importations et exportations réunies) donnèrent un produit brut de 1,768,749 piastres ; ce qui suppose un mouvement d'affaires de 15 à 16 millions de piastres, ou 70 millions de francs environ.

On estime que la valeur des exportations de 1846 s'est élevée à 2,724,712 piastres ; soit 516,500 livres sterling (au change de 45 et demi deniers), ou 18,055,910 francs.

On a remarqué que dans le mouvement commercial de 1846, produit par l'ouverture momentanée du Paraná, la France avait occupé le premier rang pour les exportations : 28 batiments jugeant ensemble 5,443 tonneaux, ont emporté en produits du pays, une valeur de 845 305 piastres courantes, qui au change moyen de 5 fr. 75 c. le patacon ou piastre forte, donnent 4,050,419 francs.

Les nations qui, dans ce mouvement, viennent à la suite de la France, sont 1<sup>o</sup> l'Allemagne, 2<sup>o</sup> l'Angleterre, 3<sup>o</sup> l'Espagne, 4<sup>o</sup> les Etats-Unis, 5<sup>o</sup> l'Italie, 6<sup>o</sup> le Brésil.

Ceci demande quelques explications, sans lesquelles il serait facile d'être induit en erreur, surtout lors de Montevideo.

Les exportations pour l'Angleterre, qui, en 1846, n'arrivaient pas à la moitié de celles de la France, ni aux trois cinquièmes de celles de l'Allemagne, présentent un fait entièrement contraire à ce qui a lieu en temps ordinaire et normal. Celui provient de ce que les cuirs qu'on recherche le plus généralement pour l'Angleterre, sont les cuirs salés de fort poids, qui ont été très rares sur place cette année. L'introduction des cuirs salés a égalé à peine un sixième des cuirs secs en poil ; et le peu qu'il en est venu, était en grande partie composé de cuirs légers. — La qualité peu convenable des cuirs, combinée avec l'élevation du change, à cette époque, explique la faible exportation pour l'Angleterre ; mais, en revanche quelquesunes des expéditions pour l'Allemagne et la France ont eu lieu pour le compte des maisons anglaises.

N'omissions pas de dire ici que, d'après des renseignements officiellement transmis par le gouvernement de Corrientes, aux consuls étrangers accrédités à Montevideo, dans les premiers mois de 1845, et dont nous régumes communication à l'époque de l'expédition du Paraná, plus de la moitié des produits du pays, accumulés sur ce point, depuis la fermeture de la navigation du fleuve par le dictateur de Buenos Ayres, appartenaient à des négociants étrangers.

Voici dans quelle proportion ces produits se trouvaient répartis entre les mains des commerçants anglais, sardes et français. Ces renseignements ont été, en outre, publiés à Corrientes dans le journal la Revolución. Nous nous bornerons à indiquer ici les articles de plus forte valeur.

## Appartenant aux négociants Sardes.

Peaux de bœuf et de vache..... 200.500 pièces.  
Herbe maté..... 12.500 arrobes.

Tabac en feuilles..... 4.000 id.

## Aux négociants Français.

Peaux de bœuf et de vache..... 153.000 pièces.  
Herbe maté..... 22.500 arrobes.

Tabac du Paraguay..... 21.500 id.

(Continuera.)

—ooo—

—ooo—

## MONTEVIDEO.

28 MAI 1850.

CORRESPONDANCE INTIME  
DE

M. LEFEBVRE DE BECOURT

*Ancien Chargé d'Affaires de France à Buenos Ayres.*

On a vu que M. Durand (de Mareuil), dans une rapport officiel que le journal le NAPOLEON a dit exprimer *a pensée du Gouvernement sur la question de la Plata*, soutenait que le gouvernement du dictateur Rosas « est stable, régulier, protecteur de l'étranger et de l'INDÉPENDANCE. » — Que les reproches de tyrannie et de cruauté, si fréquemment adressés à Rosas et à Oribe « sont exagérés. » — Que d'ailleurs c'est l'affaire des gens du pays (les indigènes) et non la nôtre; — que « deux gouvernements comme ceux de Rosas et d'Oribe, intimement liés par une communauté de PRINCIPES ET D'INTERETS, peuvent seuls faire prospérer le pays; — qu'aucun engagement ne nous lie à Montevideo etc., etc. »

Nous avons annoncé en même temps que nous oppositions aux opinions du protégé du ministère Lahitte, les opinions d'un protégé du ministère Guizot et de M. de Mackau.

Nous remplissons notre promesse en commençant aujourd'hui à publier l'extrait d'une correspondance intime de M. Lefebvre de Bécourt, adressée en 1841 et 42, au rédacteur actuel du Patriote.

Si quelqu'un doutait de l'authenticité ou l'exactitude des termes et des détails de cette intéressante correspondance, il peut, en toute confiance, se présenter dans les bureaux de ce journal où les lettres autographes lui seront communiquées, sans déplacement bien entendu.

On verra alors, si les reproches de tyrannie et de cruauté adressés à Rosas et à Oribe, par les défenseurs de Montevideo, sont ou non exagérés.

Une autre observation nous paraît indispensable; la voici: nos Baziles politiques ne manqueront pas de crier au scandale, à l'infidélité, à l'indiscrétion, à la trahison, etc. etc, parce que nous publions des lettres d'un agent du gouvernement, qui nous a honoré de sa confiance, de son amitié, et qui peut se trouver compromis par nos sortes indiscretions.

A ces esprits pudibonds et scrupuleux (comme M. de Mareuil par exemple), nous répondrons tout simplement par cette autorisation de M. Lefebvre de Bécourt, qu'ils peuvent lire quand ils voudront dans une lettre du 13 avril 1842 :

« Déclarez hardiment partout à MONTEVIDEO que le Chargé d'affaires de France ne néglige aucun moyen de témoigner par son attitude COMBIEN IL EST IRRITE DE CES ABOMINATIONS, et qu'il regrette que le ministre d'Angleterre ne se mette point à la tête du corps diplomatique et consulaire pour PROTESTER au nom de L'HUMANITÉ et de la CIVILISATION. »

Et si nos Baziles ne sont point encore satisfaits par cette déclaration du collègue de M. Durand (de Mareuil), nous leur rappellerons que l'honorable M. de Bécourt, à peine de retour à Paris, a publié un écrit dans la REVUE DES DEUX MONDES (avril 1843) qui contient en substance tout ce que nous disons à Montevideo depuis dix ans sur le système politique de Rosas. Et à l'égard de la décadence du commerce, M. de Bécourt déclare dans cet écrit de la Revue des deux mondes : « que si Rosas se maintient au pouvoir et ne modifie pas son système, le pays continuera de s'appauvrir. Que le manque de sécurité qu'un despotisme sans frein fait éprouver à toutes les entreprises, à toutes les fortunes, à toutes les existences, ne permettant même pas à la paix de réparer les désastres de la guerre, l'ancienne prospérité de Buenos Ayres ne se rétablirait point. »

M. Page, autre protégé de l'amiral Mackau, avait publié dans le même recueil, deux ans avant, un article fort bien écrit et signé un officier de la flotte, dans lequel tout le monde peut lire les lignes suivantes :

« Les crimes nocturnes qui ont désole Buenos Ayres et pénétré la ville dans une espèce de stupide terreur, émanent de ce club. (la mashorca) — La commission directrice ré-ouvre une bande de bourreaux exécutifs contre le parti unitaire, et c'est pour l'éteindre qu'on a formé cette monstrueuse association.... Cette horde de sauvages lance des hurlements contre le parti unitaire et contre tous ceux qu'elle soupçonne de lui être favorable. Elle envoyait ses séides visiter les maisons, insulser les femmes et les vieillards, voler et piller sous prétexte de rechercher des preuves pour ses accusations, chaque jour éclairait un nouveau crime: là où trouvait, le matin, le cadavre d'un homme gisant dans la boue, défiguré et sans tête (1); ici la tête d'une vic-

(1) Celui de l'insortuné VARANGOT, par exemple, assassiné par la Mashorca pendant la négociation de M. de Mackau.

time clouée sur la pointe d'une lance, ou suspendue à la corde d'un réverbère. Tous les bons citoyens frisaient d'horreur; un morne silence, une stupeur muette régnait dans la ville. Le poignard des assassins faisait justice, la nuit, (2) d'une parole échappée pendant le jour en faveur du parti dont la ruine avait été jurée. »

Maintenant, que tout homme juste et impartial lise cette correspondance, et qu'il juge lequel des deux — M. de Mareuil ou M. de Bécourt — mérite le plus de confiance.

## LETTRE I.

Buenos-Ayres le 18 Octobre 1841.

Mon cher Monsieur,

« Les officiers de l'Alcyone vous raconteront au juste ce qui s'est passé ici pendant les anniversaires du mois de Rosas, l'histoire des jésuites, les promenades de Manuelita, et l'insulte faite à M. Portal par un soldat de la escolta, qui était un peu ivre. Nous avons pris assez chaudement cette dernière affaire, la population française et moi. Reste à savoir si l'on voudra rendre justice et faire un exemple, qui serait de très-bonne politique.

« Il y a ici toutes sortes d'intrigues au sujet du remplacement de M. Arana, qui est réellement malade, et assez malade pour ne pas suffire au travail et aux formes de travail du gouvernement dont il fait partie. Mais tout cela pourra fort bien n'aboutir à rien, et du reste, peu importe. Quand on mettrait au ministère des affaires étrangères l'homme le plus éclairé de toute la Confédération Argentine, nous n'en serions pas plus avancés pour cela.

« Parlez de moi à M. Gelly, témoignez lui de l'amitié et ne vous rebutez pas au premier abord, s'il vous paraît excessif contre le Chargé d'affaires de France à Buenos Ayres. Dites lui que je lui crois trop d'esprit pour ne pas juger de plus haut ma position et les affaires de ces contrées. En un mot, cultivez les bonnes dispositions où je le crois maintenant pour nous, et à tout événement, dites-moi ce que vous en pensez.

« Je ne sais rien de ce qui se passe entre l'Entre Ríos et Corrientes : mais croirez fermement que Lemadrid et Lavalle ont essayé de graves échecs, l'un à Mendoza l'autre à Tucuman. Lavalle s'est retiré en suite sur Salta, qui est épuié d'hommes et de ressources et ne peut se soutenir longtemps.

« Je crois qu'il est bon que vous sachiez que pour le moment la médiation anglaise et les bons offices de la France pour le rétablissement de la paix dans la Plata, ont été repoussés avec perte; mais gardez cela pour vous jusqu'à ce que la chose soit généralement connue.

« Mille amitiés de votre affectionné serviteur.

« CH. LEFEBVRE DE BECOURT. »

(Continuera.)

## CONTRATS DE DOUANE.

## RECTIFICATION.

Comme nous tenons essentiellement à établir la vérité des faits, sans vouloir et sans avoir besoin de les altérer en aucune manière, nous nous empressons de déclarer que nous avons commis une erreur involontaire en disant que les actionnaires de 1850 n'avaient point encore réglé le moindre dividende.

Il a été payé pour chaque demi-action de 600 \$ correspondant aux actionnaires de 1844, savoir :

Dividende de mars.....\$ 5 000

Dividende d'avril.....\$ 2 400

Total.....\$ 7 400

Ce qui diminue d'autant la perte de \$ 474 740, que nous avons prouvée par des calculs faciles à vérifier.

Mais en faisant cette rectification contre les actionnaires, il nous sera permis sans doute d'en faire une autre bien plus importante en leur faveur.

Nous voulons parler de l'intérêt du capital des 242 715 piastres, employé dans la contribution de l'achat de 1850 — On conviendra avec nous que toute opération de commerce qui ne rapporte pas l'intérêt ordinaire de la place, est évidemment une mauvaise affaire. Pour être juste, il faut donc, avant de parler de bénéfices, examiner d'abord si les actionnaires ont reçu l'intérêt du capital qu'ils ont déboursé.

Nous avons vu qu'ils sont en perte de 474 \$ 740, sur les opérations antérieures à 1850.

Voyons quel sera leur sort cette année.

La contribution à l'achat de 1850 s'est effectuée par versements mensuels, comme suit :

1847.

Août 31.....\$ 3,750 »

Septembre 30.....\$ 45 000 »

Octobre 31.....\$ 50,000 »

(2) La nuit pendant le séjour de M. de Mackau, en 1840 le jour, pendant le séjour de M. Lefebvre de Bécourt, en 1841 et 42.

Novembre 30.....	\$ 50,000 »
Décembre 31.....	\$ 60,000 »
1848.	
Janvier 31.....	\$ 17,500 »
Mars 6.....	\$ 8,163 5
Décembre 31.....	\$ 5,036 8
1849.	
Janvier 31.....	\$ 8,265 »
Total.....	
	\$ 242,715 »

L'époque commune de ces versements remonte au 11 décembre 1847; par conséquent, au 1er juin prochain, c'est-à-dire demain, il y aura 29 mois et 19 jours, que l'ancienne société est en débours de ce capital.

Or, 242 715 \$ à 1 1/2 p. 0/0 pendant 29 mois 19 jours, donnent.....\$ 108,029 6 d'intérêts simples, au taux ordinaire de la place, en temps de paix.

Cette somme, divisée par 404 demi actions de 600 \$ — plus un quart d'action de 300 \$ — qui correspondent à la société en liquidation — donne pour chaque demi action.....\$ 267,050

En y ajoutant le capital de.....\$ 600,000

On trouve que ces actions reviennent au 1er juin 1850, à.....\$ 867,050

Les actionnaires ont reçu pour tout dividende à la fin des quatre premiers mois de cette année la misérable somme de.....\$ 7,400

Chacun d'eux est donc en perte, sur le nouveau titre, de.....\$ 859,450

## BUENOS AYRES.

Le paquebot la Fama est arrivé hier de Buenos Ayres, chargé comme la dernière fois d'un grand nombre de passagers.

On nous a communiqué plusieurs lettres de commerce, en date du 27, qui ne jettent aucune lumière sur la marche de la mission Le Prédour. On ne sait rien de positif; et la vérité est qu'on s'en occupe bien peu: car tous les hommes qui ont quelque jugement sont intimement convaincus que l'amiral perd son temps: ils ne voient dans la prolongation de son séjour à Buenos Ayres qu'une persistance héroïque dans la plus exemplaire des longanimités. Le capitaine de l'Astrolabe (M. Tardy de Montravé) a assuré pourtant, (dit une lettre) que la paix allait se faire: mais il n'a pas dit quand, ni comment. Il est à trop bonne école pour trahir ainsi les secrets de la diplomatie la plus mystérieuse qu'on ait jamais vue. Pourtant, il faut convenir que ce brave capitaine n'est pas heureux dans ses prédictions: combien de fois n'a-t-il pas assuré que le traité Le Prédour serait ratifié?.... Et dernièrement n'annonçait-il pas, par un avis écrit de sa propre main sur l'ardoise de la salle de commerce de Buenos Ayres, qu'il viendrait un diplomate sans forces? — Avec une foi aussi robuste dans l'insaliabilité de son propre jugement, nous ne serions pas étonnés qu'il se fût compromis jusqu'à prédire la consolidation du ministère La Hitte!

Voici, au surplus, la moins insignifiante des lettres que nous avons reçues par la Fama.

27 mai 1850.

« Rien ne transpire des négociations; si ce n'est comme une odeur de non réussite qu'on ne se donne même plus la peine de vouloir dissimuler. Les figures de nos diplomates se sont considérablement allongées depuis une quinzaine de jours. A la cour on leur bat froid. L'enlouage, baromètre d'une sensibilité remarquable, a perdu de son amabilité. Tout fait supposer que Rosas ne veut pas de concessions, qu'il n'en démordra pas, et qu'il aura de la pudeur nationale pour M. Le Prédour, en ne voulant plus même de son traité. Il n'est peut-être pas un seul argentin qui croie à un arrangement, et pourtant les onces ne varient pas. M. Goury de Rosan continue son même rôle, indifférent à tout, ne s'occupant de rien et paraissant s'ennuyer prodigieusement.

« Aujourd'hui le vapeur, qui depuis quelques jours s'occupait de la réparation de sa machine, a quitté son mouillage dans le but de faire un petit voyage pour essayer les chaudières. lorsqu'un nouvel ordre est survenu, selon toute apparence, et ce vapeur a repris son ancien mouillage.

« En affaires, rien de bien saillant: les vins de Bordeaux venus par l'Anna ont été vendus à 400 \$; ceux du Mobile n'ont pas encore trouvé d'acheteur. Les chargeurs du Nouveau Provençal et du Chasseur, invendus: on demande 700 \$ la pipe pour obtenir 670 ou 680 \$. — Les produits du pays sont toujours très rares et chers. — Les fèves toujours bas, sans apparence de hausse. Change 255 à 260 \$ l'oncse. »

P. S. — J'oubliais de vous dire que M. Southern

donnés un bal le 24, auquel ont assisté notre amiral et M. de Montravel. On a fêté dignement la reine Victoria.

Le bruit courait à Buenos Ayres que tout le ministère français avait donné sa démission et que le Président lui-même aurait été sur le point de résigner ses fonctions.

## A-T-ON REELLEMENT DECOUVERT LES RUINES DE NINIVE ?

Monsieur le Rédacteur,

Sous le titre qui précède, l'*Illustration* du 22 décembre a publié un excellent article, dû à la plume de M. Hœfer, auteur d'une histoire de l'*Afrique*, que les presses de Féminin Didot viennent de publier. Comme vous avez parlé de la découverte faite par MM. Botti et Layard, il m'a paru que je devais vous faire part du doute que partagent plusieurs savans à cet égard. C'est du reste un sujet de polémique entre l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France*, qui croit à l'authenticité de ces ruines et plusieurs savans et archéologues distingués, qui n'y croient pas.

Voici les considérations dont s'arme M. Hœfer, dans sa polémique avec M. De Sauley, de l'*Académie*,

— « Après la bataille de Cunaxa (qui se donna entre Artaxerxe II et Cyrus le jeune, son frère, 400 ans avant notre ère.) Xenophon, se retirant le long du Tigre, indiqua avec soin toutes les villes mêmes les villes en ruines, par où il passa, et il ne nomme pas une seule fois Ninive.

— « Prouvez-nous que les Perses, dont l'*histoire* est infinitiment moins embrouillée que celle des Assiriens, n'ont laissé aucun monument sur les rives du Tigre, et nous croirons que les ruines de Khorsabad sont celles de Ninive.

— « Ninive était située sur les bords du Tigre, et nous savons que Khorsabad est à plus de six lieues de ce fleuve.

— « On ne voit que des caractères en coin (écriture cunéiforme) sur les monumens de Khorsabad, et l'on sait que l'*Assyrien*, idiome sémitique, est exclu de la famille des langues Indo-Européennes auxquelles ces signes appartiennent.

— « Les bas-reliefs, les figures bizarres colossales, de Persépolis (qui sont Perses et non pas Assiriens) ont la plus frappante analogie avec les monumens de Khorsabad.

— « D'ailleurs la position géographique de Ninive n'est

pas bien déterminée par les auteurs anciens. Herodote et Ctesias (qui sont les deux plus anciens) sont loin d'avoir à cet égard la même opinion. Le premier, place Ninive sur les bords du Tigre, le dernier sur les bords de l'Euphrate. Nous avons vu que Xenophon, dans sa retraite le long du Tigre, ne nomme pas une seule fois Ninive.

Enfin M. Hœfer prétend que les ruines découvertes par MM. Botti et Layard, dans les buttes de Khorsabad, pourraient être celles d'une ville perse ou l'ancien Perse d'Opis ou de Cénes, par exemple, qui, selon lui, étaient situées à peu-près dans les mêmes lieux, — c'est à dire enfin, d'une ville construite et habité par la nation qui, est venue après les Assyriens.

J. L.

## OUI, ON A DECOUVERT LES RUINES DE NINIVE ET CE N'EST PAS D'AUJOURD'HUI.

Sans avoir la prétention de lutter contre M. Hœfer, qui en écrivant l'*histoire de l'Afrique*, révoque en doute la position géographique d'une ancienne ville située au centre de l'*Asie* — ni avec les savans archéologues dont parle l'*Illustration*, — nous dirons tout simplement que nous sommes de l'avis de MM. les membres de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, etc., en voici les raisons :

1<sup>o</sup> Il résulte d'une excellente carte de l'*Asie ancienne*, dressée tout exprès pour la SAINTE BIBLE de M. Lemaitre de Sacy, et pour servir, particulièrement, à l'intelligence des livres D'ESDRAS, de TOBIE, de JUDITH, d'ESTHER, de JOB et des PROPHETES, que Ninive, capitale de l'*Assyrie*, était située au centre de l'*Asie Occidentale* sur la rive gauche du Tigre, par 36° 30' de latitude boréale et par 29° 15' de longitude orientale du méridien de Paris.

Or, comme les livres hébreux de l'*ancien testament* sont beaucoup plus anciens que les historiens profanes dont on invoque le témoignage, attendu que plusieurs d'entre eux ont été écrits ou dictés par des hommes qui ont été emmenés plusieurs fois en captivité par les *Babylonians* et les *Assyrians*. — ils doivent nous inspirer plus de confiance que les opinions hasardées de tel ou tel archéologue qui, sans sortir de son cabinet, fait de la géographie ancienne à peu près comme les astrologues prédisaient l'*avenir*.

Nous ajoutons donc foi aux itinéraires de l'*ancien testament*, traduit du texte hébreu; et sans chercher bien loin un exemple, nous voyons au Chapitre VI du livre

de Tobie V 1 (1), que le jeune Tobie parti de NINIVE pour se rendre à Ragès près d'Ecbatane, dans la Médie, se reposa le soir sur les bords du Tigre, s'y lava les pieds et en tira même (avec l'aide de l'ange) un poisson énorme qu'il fit cuire.

Il est cair que si la ville de Ninive avait été bâtie sur les bords de l'Euphrate, comme Babylone, Tobie n'aurait pas pu se baigner le soir même de son départ dans les eaux du Tigre.

2<sup>o</sup> Il est prouvé que les treize mille Grecs qui prirent part à la bataille de CUNAXA, et qui furent réduits à dix mille, par les combats et les maladies, entreprirent leur célèbre retraite par la Mésopotamie, l'*Arménie* et la Capadoce; — qu'ils n'avaient point le matériel nécessaire pour traverser le Tigre et l'Euphrate en présence d'un ennemi implacable et cent fois plus fort en nombre; — que, par conséquent, il n'est nullement étonnant que Xenophon, leur général improvisé, n'ait point aperçu, en cotoyant la rive droite du Tigre, des ruines qu'il ne pouvait rencontrer que sur la rive gauche.

3<sup>o</sup> Nous voyons dans le traité de géographie de M. Adrien Balbi (édition de 1835) à l'article MOUSÉL ou MOUS-SOUL, ville manufacturière de l'Empire Ottoman située sur la rive droite du Tigre, et qui, par parenthèse a donné son nom à la mousseline, que c'est précisément en face, sur la rive gauche du même fleuve, que se trouve Nouenia, village remarquable comme étant bâti, selon l'*opinion commune*, sur l'emplacement de NINIVE, dont il ne reste plus que des vestiges informes.

M. Balbi ajoute : « On sait que Ninive, pendant longtemps capitale de l'*Assyrie*, était alors la plus grande ville de l'*Asie*. Détruite par les Mèdes et les Chaldéens, il se forma plus tard une nouvelle ville de ses ruines. Il est maintenant impossible de faire la part de l'*ancienne* et de la nouvelle cité. Il est seulement certain qu'on trouve de temps en temps, au milieu des décombres, des statues, des bas-reliefs et des inscriptions. »

Tout cela concorde parfaitement avec les faits les plus saillants de l'*histoire ancienne*.

Tout cela prouve, enfin, que notre savant Paraguayan, qui a suivi la rive gauche du Tigre en se rendant à Bagdad, a été plus heureux que Xenophon et plus judicieux que M. Hœfer, l'*historien de l'Afrique*.

(1) M. de Sacy fait remarquer que ce livre a d'abord été écrit en Chaldéen langue du pays où demeurèrent les deux Tobie pendant leur captivité à Ninive.

8

## LE PATRIOTE FRANÇAIS.

Les causes de dissenssion, étaient peu à peu devenues des motifs de haine.

Artigas, comme Achille, s'était donc retiré sous sa tente, ou plutôt, emportant sa tente avec lui, il avait disparu dans ces profondeurs de la plaine si bien connue à sa jeunesse du temps qu'il faisait le métier de contrebandier.

Le général Alvear l'avait remplacé, et se trouvait, lors de la reddition de Montevideo, général en chef des Porteña.

C'est ainsi qu'on appelle dans le pays les hommes de Buenos Ayres, tandis que, par opposition, on appelle les Montevidéens des Orientaux.

Tâchons de faire comprendre ici les différences nombreuses qui existent entre les Porteña et les Orientaux, c'est à dire entre les hommes de Buenos Ayres et ceux de Montevideo.

L'homme de Buenos Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son aïeul, a perdu dès la fin du premier siècle toutes les traditions de la mère-patrie, c'est-à-dire de l'*Espagne*; ses intérêts ressortant du sol, sa vie s'y est attachée: les habitants de Buenos Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens qu'ils ont chassés du pays qu'ils occupent.

L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle à peine dans le pays, toujours dans la personne de son aïeul, bien entendu, l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit fils ou arrière-petit-fils d'*Espagnol*; il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, à laquelle il tend par la civilisation, tandis que l'homme de Buenos Ayres s'en éloigne tous les jours, pour remonter vers la barbarie.

Le pays, non plus, n'est pas sans influence sur ce mouvement rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

La population de Buenos Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très éloignées les unes des autres, dans un pays dépourvu d'eau, manquant de bois, triste d'aspect, habitant des chaumières mal construites, puis dans cet isolement, dans ces privations, dans ces distances, un caractère sombre, insociable, querelleur; ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruches, de manteaux pour le cheval et de bois de lances, toutes choses qu'ils apportent de pays où la civilisation n'a point pénétré, de contrées inconnues des Européens, et qu'ils échangent contre de l'eau-de-vie et du tabac, qu'ils remportent vers ces grandes plaines des Pampas dont ils ont pris le nom, ou auxquelles peut-être ils ont donné le leur.

La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays,

## UNE NOUVELLE TROIE.

Mais, les sauvages détruits, léguaien au général Pacheco des ennemis bien plus tenaces, bien plus dangereux, et surtout bien plus inexterminables que les indiens, attendu que ceux-là étaient soutenus, non par une croyance religieuse qui allait chaque jour s'affaiblissant, mais, au contraire, par un intérêt matériel qui allait chaque jour s'augmentant.

Ces ennemis, c'étaient les contrebandiers du Brésil.

Le système prohibitif était la base du commerce espagnol. C'était donc une guerre acharnée entre le commandant de la plaine et les contrebandiers, qui, tantôt par ruse, tantôt par force, essayaient d'introduire dans la ville leurs étoffes et leur tabac.

La lutte fut longue, acharnée, mortelle. Le général Jorge Pacheco, homme d'une force herculéenne, d'une taille gigantesque, d'une surveillance inouïe, en était enfin arrivé, il l'espérait du moins, non pas à anéantir les contrebandiers, comme il l'avait fait des Charras, c'était chose impossible, mais à les éloigner de la ville, lorsque tout à coup ils reparurent plus hardis, plus actifs, et mieux ralliés que jamais à l'entour d'une volonté unique, aussi puissante, aussi courageuse, et surtout aussi intelligente que pouvait être celle du général Pacheco.

Le commandant de la campagne lança ses espions par les plaines et s'informa des causes de cette recrudescence d'hostilités.

Tous revinrent avec un même nom à la bouche : Artigas.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, brave comme un vieil espagnol, subtil comme un Charras, alerte comme un gaucho. Il avait des trois races, sinon dans le sang, du moins dans l'esprit.

Ce fut alors une lutte admirable de ruse et de force entre le vieux commandant de la campagne et le jeune contrebandier; mais l'un était jeune et croissant en forces, l'autre était, non pas vieux, peut-être, mais lassé. Pendant quatre ou cinq ans il poursuivit Artigas, le battant partout où il le rencontrait; mais Artigas battu n'était point pris et reparaissait le lendemain. — L'homme de la ville se fatiga le premier de la lutte, et comme un de ces anciens Romains qui sacrifiaient leur orgueil au bien du pays, le général alla proposer au gouvernement espagnol de résigner ses pouvoirs, à la condition qu'on ferait à sa place Artigas chef de la campagne, Artigas pouvant seul mettre à fin l'œuvre qui lui ne pouvait accomplir, c'est-à-dire à l'extermination des contrebandiers.

Le gouvernement accepta; et, comme ces bandits romains qui font leur soumission au pape et qui se promènent vénérés dans les villes dont ils ont été la terreur, Artigas fit son entrée triomphale à Montevideo, et reprit l'œuvre d'extermination au point où elle s'était échappée des mains du général Pacheco.

**A louer,**

Rue 25 mai n° 298, plusieurs beaux appartenements, au 1<sup>er</sup>, ayant un beau balcon.

S'adresser à ladite maison.

**Suscripcion,**

**A LA** obruta ó tratado intitulado—"Equivocaciones entre los Catolicos Romanos y los Protestantes de todas las Sectas—la facilidad de convenir mutuamente, teniendo buena fe y despojandose de las preocupaciones de la educación infantil—Por el Dr. Jose Ildefonso Vernet de Aulestia, Delegado general de los Dolores para la America Meridional.—

Este tratado, que contiene la conversion del caballero inglés John Cornish, que de Protestante Anabaptista se hizo católico en fuerza de los argumentos, que le objeto dicho autor, va á ser publicado, recientemente traducido del portugués al castellano, dotado de una cantidad de notas nuevas e interesantes, que le añadió el mismo Padre. Es una arma invencible, para defender su catolicismo contra las sutilezas y sofismas de todo protestante.— Vale la suscripcion 480 rs., no entregando el dinero hasta al dia, que recibirán el cuaderno de 80 paginas corta diferencia, en 8° largo francés—Se suscribe en las dos Parroquias, en la Universidad, en la plaza de la Matriz, esquina contra el Cabildo de D. Juan Sarda, y en la casa del Autor, calle 18 de Julio n° 98:

**M. Delauney, pro-**

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit á dix heures du soir et un autre de dix heures á minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour

n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

Don Juan Domingo Fernandez, Presbítero y Juez Eclesiástico de 1.<sup>a</sup> instancia et.

Por el presente llamo y emplazo á doña Maria Rosalia Mezard, para que dentro de treinta dias comparezca en la Notaria Eclesiástica á estar á derecho en la causa que sobre divorcio le promueve su esposo D. Juan Letrillard, bajo apercibimiento de lo que haya lugar. — Montevideo Mayo 24 de 1850.

Juan Domingo Fernandez,  
Policarpo Akumada—Notario Eclesiástico.

**A V I S ,**

**L**e soussigne a l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1<sup>er</sup> Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigues, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT,

**Changement de do-****MICILE**

Le Docteur E. T. Ackermann, Professeur de l'Ecole Impériale de Médecine Homeopathique du Brésil, approuvé et autorisé par le Tribunal d'Hygiène Publique de la République Orientale, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient de transférer son Cabinet de Consultations, Rue du 25 mai N. 354, où pourront s'adresser, à toute heure du jour ou de la nuit

les personnes qui voudront bien lui accorder leur confiance.

Le Dr Ackermann continuera à recevoir au "dispensaire gratuit," ouvert les Lundi et Jeudi les indigents auxquels, outre les Consultations il fournira "gratuitement" les médicaments dont ils auront à faire usage.

**Choucroute**

Première qualité à 4. vintins la livre chez M. Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, sur la place au commencement de la rue des 33 près du mole.

**EN VENTE :**

Chez les libraires et à l'imprimerie française,—rue du 25 Mai :

**EMIGRATION ET COLONISATION**

DANS

LA PROVINCE BRESILIENNE DE RIO GRANDE DU SUD, LA REPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY ET TOUT LE BASSIN DE LA PLATA.

Une Brochure in-8°

par

M. ARSENE ISABELLE.

Ancien Chancelier du Consulat Général de France, auteur du VOYAGE A BUENOS-AYRES ET A PORTO-ALLEGRE, de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX

Un Patacon.

**A vendre.**

UN établissement situé rue Itusaingo autrefois St. Jean. S'adresser à domicile N° 99.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n° 162.

**UNE NOUVELLE TROIE**

7

dernier vice-roi du Pérou. Il commandait à 11,000 hommes.

Les patriotes n'avaient qu'un seul canon ; ils étaient un contre deux, pas même, comme on voit par les chiffres que nous venons de poser. Ils manquaient de munitions et de provisions de bouche, de poudre et de pain : on n'avait qu'à attendre, ils se rendaient ; on attaqua, ils vainquirent.

Ce fut le général patriote Alejo Cordova qui commença la bataille ; il commandait à quinze cents hommes. « En avant, cria-t-il, en mettant son chapeau au bout de son épée ! .....

— Au pas accéléré, ou au pas ordinaire ? demanda-t-on.

— Au pas de la victoire ! répondit-il.

Le soir, l'armée espagnole tout entière avait capitulé et se trouvait prisonnière de ceux que le matin elle tenait prisonniers.

Artigas, un des premiers, avait salué la révolution comme une libératrice ; il s'était mis à la tête du mouvement dans la campagne, et alors, comprenant la supériorité qu'avait sur lui Pacheco comme homme de la stratégie et des batailles rangées, il était venu offrir à Pacheco de résigner entre ses mains le commandement, comme autrefois Pacheco avait fait pour lui.

Cet échange allait s'opérer, lorsque Pacheco tomba dans une embuscade, et fut conduit prisonnier à Montevideo.

Artigas n'en continua pas moins son œuvre de délivrance. En peu de temps il chassa les Espagnols de toute cette campagne dont il s'était fait roi, et les réduisit à la seule ville de Montevideo. Alors Montevideo pouvait présenter une sérieuse résistance, car elle était la seconde ville fortifiée d'Amérique : la première était San Juan d'Ulloa.

A Montevideo s'étaient réfugiés tous les partis espagnols, appuyés d'une armée de quatre mille hommes. Artigas, soutenu, de son côté, par l'alliance de Buenos Ayres, mit le siège devant la ville.

Mais une armée portugaise vint en aide aux Espagnols, et déborda Montevideo.

En 1812, nouveau siège de Montevideo. Le général Rondo pour Buenos Ayres et Artigas pour les Montevidéens ont réuni leurs forces, et sont revenus envelopper la ville.

Le siège dura vingt trois mois ; puis enfin une capitulation livra la capitale de la future république orientale aux assiégeants, commandés alors par le général en chef Alvear.

Comment ce général en chef était-il Alvear, et non Artigas, nous allons le dire.

C'est qu'au bout de vingt mois de siège, et après trois ans de contact entre les hommes de Buenos Ayres et de Montevideo, les dissimilarités d'habitudes, de mœurs, je dirai presque de races, qui avaient été d'abord de sim-